

Le prolétaire

bimensuel

parti communiste international (programme communiste)

Ce qui distingue notre Parti : La revendication de la ligne qui va du « Manifeste communiste » à la révolution d'Octobre et à la fondation de l'Internationale communiste ; la lutte contre la dégénérescence de Moscou, le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance ; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaire, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et parlementariste.

Correspondance :

20, rue Jean-Bouton - 75012 Paris
B.P. 266 - 13211 Marseille Cédex 1

Versements :

Chèque bancaire ou
C.C.P. 2.202-22 Marseille

Abonnements :

1 an : 20 F (200 FB)
6 mois : 10 F (100 FB)
pli fermé : 34 F et 18 F
"programme communiste"
1 an : 24 F (200 FB)

12^e ANNEE — N° 196

LE NUMERO : 1 FF
10 FB - 1 FS

du 17 au 30 mai 1975

Le cycle d'«éveil de l'Asie» ne s'est fermé que pour se rouvrir sur un plan plus élevé

En mai 1913, saluant les développements de la situation politique en Chine et les premiers mouvements sociaux et anti-impérialistes dans les Indes hollandaises, Lénine écrivait :

« Le capitalisme mondial et le mouvement russe de 1905 ont définitivement réveillé l'Asie. Des centaines de millions d'opprimés longtemps maintenus dans l'hébétéude sortent de la stagnation médiévale et s'ouvrent à une vie nouvelle et à la lutte pour les droits élémentaires de l'homme, pour la démocratie.

« Les ouvriers des pays avancés suivent avec intérêt et enthousiasme cette puissante montée du mouvement mondial de libération, qui se lève dans tous les continents et prend les formes les plus diverses. La bourgeoisie d'Europe, effrayée par la force du mouvement ouvrier, s'est jetée dans les bras de la réaction, du militarisme, du cléricisme et de l'obscurantisme. Mais la relève de cette bourgeoisie qui est un véritable cadavre vivant est assurée par le prolétariat des pays européens et par la jeune démocratie des pays d'Asie, sûre de ses forces et faisant confiance aux masses.

« L'éveil de l'Asie et le début de la lutte pour le pouvoir engagée par le prolétariat d'avant-garde d'Europe marquent l'ère nouvelle de l'histoire universelle qui a commencé avec le XX^e siècle ». (L'éveil de l'Asie, la « Pravda » n° 103 / 1913, Œuvres, tome XIX, p. 79).

Depuis, l'histoire a suivi des voies bien plus lentes, tortueuses et tourmentées que celles qu'on envisageait alors, et qui semblaient devoir mener rapidement à la création de nations bourgeoises modernes sur les ruines d'empires millénaires et de la domination impérialiste qui était venu s'y superposer.

Dans la période tumultueuse qui s'était ouverte surtout depuis la fin de la première guerre mondiale avec son épilogue dans la jeune Chine républicaine et qui devait culminer dans les tragiques années 1926-1927, on put croire que le tout jeune prolétariat «jaune» des grandes villes portuaires et industrielles et, dans son sillage, les masses paysannes en révolte des immenses campagnes chinoises étaient sur le point de réaliser la «dictature démocratique des ouvriers et des paysans» en ouvrant le cycle d'une révolution double et en tout cas en menant jusqu'au bout, «à la manière plébéienne» et non «à la prussienne», la révolution démocratique-bourgeoise tout en assénant un coup fatal à l'impérialisme. Ces

potentialités immenses furent détruites par la contre-révolution stalinienne, qui mit l'avant-garde prolétarienne à la remorque de la bourgeoisie «nationale» compradore, en la condamnant non seulement à suivre un mouvement dont elle aurait dû et pu prendre la tête, mais à tomber désarmée sous les coups de son «allié» temporaire. Depuis lors, un peu partout, la ruine du mouvement communiste révolutionnaire mondial a permis aux directions nationales les plus modérées, les plus «girondines» ou, du moins, trop peu «jacobines», de briser les reins aux plus radicales et de prendre finalement la direction de la puissante marée des mouvements d'indépendance.

Et pourtant, la pression des grandes masses affamées de terre et aussi des prolétaires archi-exploités de l'industrie est restée telle, que l'«éveil de l'Asie» n'a pas cessé de se faire jour, en se glissant dans les moindres brèches qui s'ouvraient dans l'équilibre précaire des classes et des Etats locaux, pour éclater avec violence et lancer

contre la vieille société et l'impérialisme les forces sociales engendrées par l'exploitation et par l'oppression.

DANS CE NUMERO

- « Union Ouvrière » et la question du parti : le mouvement est tout !
- Cela valait bien un coup de chapeau...
- Le boucher de Formose a crevé
- Flashes sur la collaboration des classes
- Irrémédiablement dégénérés...
- Conflits sociaux

C'est ce processus qui, à travers la conquête de l'indépendance en Inde, la proclamation de la République populaire en Chine, la guerre de Corée, l'insurrection vietnamienne (d'ailleurs commencée plusieurs années auparavant) et le drame en deux actes de la guerre contre la France puis contre les Etats-Unis, la révolte indonésienne de Soekarno, mène à l'actuelle libération du Vietnam et, en partie, du Cambodge (mais la péninsule indochinoise dans son ensemble, avec ses cent millions d'hom-

(suite page 4)

A bas l'intérêt national et ses défenseurs ! Vive la lutte de classe !

Prolétaires, camarades,

Voilà des années que la bourgeoisie vous chantait les bienfaits de la « prospérité » et de la croissance qui allaient profiter aux travailleurs. Où sont passées toutes ses belles promesses ? La « prospérité » capitaliste, c'est-à-dire la production pour la production à coup d'heures supplémentaires et de cadences infernales, la course effrénée à l'accumulation et au profit, n'ont mené qu'à la surproduction de capital et de marchandises, à la crise mondiale qui balaie tous les avantages acquis et montre que le capitalisme ne peut garantir aux prolétaires que l'insécurité, la surexploitation pour les uns, la misère pour les autres. Partout les chômeurs se comptent par millions, les entreprises diminuent leur production et jettent les prolétaires à la rue, le coût de la vie grimpe à une allure vertigineuse, et le niveau de vie des travailleurs baisse.

Et la bourgeoisie qui hier vous demandait de « renvoyer à plus tard » la satisfaction de vos revendications pour « reconstruire le pays », puis pour « ne pas compromettre l'effort entrepris », voudrait qu'aujourd'hui les prolétaires fassent de nouveaux sacrifices pour soutenir « l'entreprise » et « l'économie nationale » dans la crise et dans la guerre économique qui fait rage entre les impérialismes concurrents.

Prolétaires, camarades,

Les prolétaires n'ont que faire de « l'intérêt national », ce masque sous lequel la bourgeoisie cache ses marchés, ses zones d'influence et de pillage impérialiste et ses profits, pour la défense desquels elles vous a déjà plongés dans deux massacres impérialistes (sans compter d'innombrables répressions coloniales), et n'hésitera pas à vous replonger dans un nouveau massacre lorsque les contradictions de l'impérialisme ne lui laisseront plus d'autre issue.

**LES PROLETAIRES N'ONT PAS DE PATRIE !
ILS N'ONT AUCUN INTERET NATIONAL A DEFENDRE !**

Leurs conditions de vie ne dépendent que de leur force de classe ! Les seuls intérêts qui méritent leurs sacrifices sont leurs intérêts de classe !

Prolétaires, camarades,

Repoussez les mensonges de la bourgeoisie ! Repoussez les mensonges de ses agents au sein de la classe ouvrière qui cherchent à vous faire croire que votre intérêt s'identifie à l'intérêt national, qui vous appellent à vous montrer « raisonnables » et « responsables » pour ne pas compromettre par des revendica-

(Suite page 3)

Les « 8 mai », trente ans après

Chacun honore ses morts

Le mois de mai est fertile en commémorations. Il en est ainsi du 8 mai, jour anniversaire de la « victoire » de 45, et rien n'est plus immonde que la campagne d'excitation chauvine menée à cette occasion par le PCF, en réaction à la décision présidentielle de ne plus commémorer cet anniversaire, une décision qui traduit tout autant les préoccupations mer-

« Ce n'est pas un hasard, proclame L'Humanité du 9 mai, si ceux qui veulent rayer de l'Histoire la date de la Libération de la France ont été, jusqu'au moment où ils furent contraints de faire de nécessité vertu, les pires adversaires des mouvements de libération nationale en Indochine et en Algérie ». Rien n'est plus faux : Les adversaires des mouvements de libération ne se sont pas comptés seulement dans les rangs des amis de Giscard !

C'est précisément le 8 mai 1945, présenté comme le jour de la victoire des forces du progrès et de la civilisation sur celles de l'arriération et de l'obscurantisme, de la liberté contre l'oppression, que la France, démocratique au point d'orner ses institutions de « camarades ministres », noyait dans un bain de sang les manifestations

au cours desquelles les masses populaires algériennes, refusant de fêter la « victoire commune de la démocratie sur le fascisme », avançaient, contre les autorités, le PCA et le Manifeste de Ferhat Abbas, la revendication de l'indépendance.

« A Kherrata, Guelma, Sétif et autres régions, il y eut des arrestations en masse. Les prisons étaient pleines. On tuait froidement, au moyen de tanks, de bombes, de balles, ce fut un déchainement horrible », est obligé de rappeler El Moujahid du 8 mai, en dépit des bonnes relations entre Boumediène et Giscard d'une part, entre le FLN et le PCF d'autre part.

Mais L'Humanité préfère limiter la barbarie du capitalisme et de l'impérialisme au capitalisme et à l'impérialisme... allemand et tandis qu'elle consacre des pages entières à rappeler les horribles

cantiles de la bourgeoisie française, sous couleur de réconciliation avec l'Allemagne, que son désir de passer l'éponge sur une forme politique, le fascisme, qui, après tout et démagogie mise à part, peut bien, à un certain moment de l'histoire retrouver auprès d'elle sa justification sociale, sinon morale.

carnages d'Oradour, elle passe naturellement sous silence les 45.000 morts de mai 1945 en Algérie, ce terrible tribut que durent payer les masses algériennes en révolte pour avoir arraché le masque progressiste de la démocratie victorieuse et lui avoir fait avouer dans les faits cette vérité que les révolutionnaires n'ont pas peur de dire, à savoir que, dans les deux camps, la guerre de 39-45 était une guerre impérialiste, et que le but des Etats démocratiques comme des Etats fascistes, des prétendus agressés comme des agresseurs n'était que pillage et brigandage et que l'impérialisme même démocratique signifie réaction sur toute la ligne.

N'est-ce pas le PCF, alors au gouvernement, et sa filiale algérienne le PCA, très justement hon-

(Suite page 3)

RÉUNIONS PUBLIQUES

● A STRASBOURG

jeudi 22 mai à 20 h 30, maison des Syndicats,
1, rue Sédillot

LES LEÇONS DE LA TRAGÉDIE CHILIENNE

*

● A PARIS

vendredi 23 mai à 20 h 30, Salles Lancry,
10, rue de Lancry (10^e), métro République

**SOLIDARITE DE CLASSE ENTRE
PROLETAIRES FRANÇAIS ET IMMIGRES**

« Union Ouvrière » et la question du parti

Le mouvement est tout !

Pour le marxisme, les tâches du parti, les lois de son action comme les règles de sa vie interne dérivent non de la situation contingente ni du but final, mais des principes qui, selon Lénine, « consistent dans l'institution de la dictature du prolétariat, dans l'emploi par l'Etat des méthodes de coercition en période de transition » (Oeuvres, t. 32, p. 499). Certes, Lénine ne semble pas avoir les faveurs d'U.O., puisqu'il n'apparaît pas une seule fois dans ses colonnes, à la différence de Marx, qui est cité à toutes les pages. Mais ce journal qui ignore avec autant d'entêtement les questions de la prise de pouvoir et de l'Etat prolétarien, se garde bien de prendre dans les écrits de Marx ce qui le gêne. Ce dernier reliait en effet sans équivoque le principe de la dictature prolétarienne, et donc de la terreur, à la revendication d'une direction centralisée de la lutte de classe :

« Avant de réaliser une transformation socialiste, il faut une dictature du prolétariat et l'armée prolétarienne est une condition primordiale de celle-ci. La classe ouvrière devra conquérir sur le champ de bataille le droit à l'émancipation. Le rôle de l'Internationale est d'organiser et de concentrer les forces prolétariennes pour le combat qui les attend » (Discours pour le 7^e anniversaire de la 1^{re} Internationale, 1871).

L'article d'U.O. est dirigé contre les métaphysiciens pitoyables pour lesquels le principal obstacle que rencontre le prolétariat sur le chemin du communisme ne serait plus l'Etat bourgeois, mais la for-

me parti ou, ce qui revient au même, la prétention des partis à ne pas se limiter à l'élaboration théorique, et à « intervenir » dans la classe. Et on comprend que pour la critique de telles stupidités U.O. ne soit pas contrainte de mobiliser tout son arsenal théorique ; mais à aucun moment, dans cet article comme dans aucun autre, la tâche de l'organisation des révolutionnaires — U.O. parle de « fractions révolutionnaires » ou de « fractions communistes » mais jamais de parti — n'est de concentrer les énergies prolétariennes, de donner à la classe « unité de volonté, unité d'orientation, unité d'action », selon l'expression de Trotsky, bref de la diriger. Au contraire, U.O. ravale la fonction du parti à un simple rôle de propagande :

« C'est l'inégalité de ce développement de la conscience de classe qui impose socialement aux fractions communistes capables d'exprimer activement le mouvement de s'efforcer de socialiser dans leur classe ce que le mouvement a produit en elles de significatif historiquement ». Et surtout que l'on n'aille pas imaginer que la tâche des « fractions communistes » est de diriger (horreur) « une classe elle-même incapable de se diriger » !

Sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire

Est-il besoin de rappeler que la révolution est un combat à mort dans lequel les adversaires utilisent toutes leurs énergies ? La bourgeoisie a déjà des forces concentrées : ses Etats, ses partis ; elle a toute une expérience de domination accumulée, tout le poids paralysant de son idéologie, l'influence stérilisante des chefs ouvriers à sa solde ; et lorsque le prolétariat a pris le pouvoir, la bourgeoisie a encore l'énergie qui lui vient des vieux rapports sociaux qui ne peuvent disparaître en un tournemain, le poids terrible des habitudes, l'aide des bourgeoisies des autres Etats. Si bien que le prolétariat ne peut prendre le pouvoir et le conserver sans concentrer au maximum ses forces de destruction et les faire porter au même moment aux endroits décisifs, sans user de la plus grande détermination dans l'usage de la force, de la violence et de la terreur. Seul un parti guidé par une théorie et des principes sûrs, un programme sûr, un parti préparé longtemps à l'avance avec une gamme de tactiques sûres, organisé en fonction des objectifs historiques de la lutte d'émancipation du prolétariat ; un parti fort d'une solide influence sur ce dernier, capable d'entraîner derrière lui l'avant-garde prolétarienne, de diriger les organisations qui naissent de la lutte de classe, d'avoir une influence déterminante sur les lar-

ges couches ouvrières et même d'autres couches sociales, est capable d'éviter au maximum les hésitations des masses, de faire preuve du maximum d'énergie, pour remporter la victoire. Quiconque amoindrit les tâches du parti exerce une influence paralysante sur le prolétariat ; et ce danger est multiplié par dix dans l'ambiance amollissante de la démocratie où la relative facilité laissée par les périodes de calme social sème des illusions qui pèsent d'un poids terrible dans la préparation révolutionnaire. Que dire alors de l'iluminisme pour lequel la préparation révolutionnaire se résumerait à une simple propagande qui, dans le jargon d'U.O. s'appelle « socialisation de la conscience » ?

Mais en quoi consiste la théorie dont U.O. veut se faire le propagandiste ? Nous savons déjà que les principes du communisme en sont exclus, mais allons plus loin.

Toujours en polémique avec les hyper-métaphysiciens du néant organisationnel, U.O. déclare : « de même que c'est tout un que les contradictions qui tenaient toute l'existence des prolétaires et leurs efforts pour s'associer, de même c'est tout un que l'expression théorique d'un certain degré de conscience communiste dans certaines fractions du prolétariat et la tentative de ces fractions d'agir en retour sur le mouvement qui les a produites » (c'est nous qui sou-

mot d'ordre d'abolition du salariat est le « seul révolutionnaire » et doit être à la base de toute agitation, et qui est toujours aussi résolument muet sur les principes que lorsque nous relevions ce trait dans le n° 188 du *Proletaire*.

lignons). Comme par ailleurs « les fractions communistes sont des expressions du mouvement social, produites dans les luttes de classes », et que « en règle générale [la conscience] n'est jamais qu'une expression du degré de la profondeur du mouvement lui-même », le lecteur en conclura que le patrimoine doctrinal d'U.O. est « l'expression théorique » d'un... « certain degré de conscience communiste », rendu possible par la situation du mouvement social ! Ce qui, soit dit en passant, confirme notre analyse de la profondeur de la débâcle du mouvement social, et de la longueur de la pente qu'il lui faut remonter !

Rappelons que pour le marxisme, la conscience communiste ne surgit pas spontanément de la lutte ouvrière immédiate. En tant que théorie, le communisme est une science. Cette dernière n'est pas indépendante du mouvement social du prolétariat moderne puisque son élaboration suppose un point de vue révolutionnaire et qu'elle répond aux exigences historiques de ce mouvement, — et l'histoire a déjà confirmé que cette théorie est l'arme indispensable à la victoire du mouvement d'émancipation prolétarienne. Mais le marxisme est né dans une autre sphère d'activité que celle de la lutte ouvrière immédiate. De la même manière, aucune théorie scientifique ne naît dans la sphère de la production brute et immédiate, mais dans celle de l'étude théorique, sphère qui se trouve au-dessus de l'autre et la dépasse, et ne peut être confondue avec la première même si elle lui est indissociablement et dialectiquement liée : seule l'étude théorique permet, à un moment déterminé de l'histoire, l'élaboration d'un corps de principes et de thèses intégrant des données et des lois sans l'accumulation desquelles elle ne pouvait surgir, élaboration dont les résultats rendent possible un bond en avant de l'activité sociale. C'est ainsi que le marxisme a toujours affirmé avec ses fondateurs qu'il a trouvé ses sources dans la politique française, l'économie anglaise, et la philosophie allemande.

Tout comme Lénine, nous répétons qu'il n'y a pas de « liberté de critique » vis-à-vis de ce corps de principes, surgi d'un bloc à un tournant brutal et décisif de l'histoire. Certes ces principes peuvent être rendus plus tranchants et ils le sont nécessairement dans le feu des polémiques historiques où mûrit le mouvement communiste, mais ils ne peuvent être modifiés, sous peine de briser l'unité de toute la construction théorique qui est elle-même une condition de l'indispensable unité d'action. C'est à cette seule condition, reconnaître l'invariance du marxisme, que l'on a pu parler « d'enrichir la théorie », car il s'agit de la « développer dans tous ses détails » (Engels).

Le problème n'est pas aujourd'hui, pas plus qu'après les autres vagues opportunistes, d'attendre que la « profondeur du mouvement social » fasse naître une expression théorique adéquate de lui-même, mais que le parti ait pu, dans la lutte contre les dégénérescences opportunistes, contre toutes les prétentions à la « novation » et à l'« enrichissement », contre toute « liberté de critique », restaurer à temps une théorie non avilie qui puisse, importée dans la classe, féconder le mouvement social.

Ce dernier doit faire inévitablement naître la tendance des éléments révolutionnaires à chercher les armes théoriques et politiques de l'émancipation prolétarienne et à se regrouper dans ce but, en donnant naissance à toute une gamme d'organisations qui seront bien sûr chacune l'expression d'un « certain degré de conscience » du mouvement. Mais précisément, les marxistes savent que l'idéologie dominante dans la société est celle de la classe dominante, que la lutte ouvrière ne peut pas pro-

duire spontanément la conscience révolutionnaire et que tout amoindrissement du rôle du parti toute surestimation de la spontanéité dans la formation de la conscience communiste est une concession à l'idéologie bourgeoise, qui se manifeste dans les rangs ouvriers par l'opportunisme sous toutes les couleurs, réformistes ou anarchistes. Les marxistes savent que les éléments révolutionnaires projetés par la lutte de classes sur le terrain de la lutte générale contre le capitalisme n'atteindront une conscience réellement communiste que dans le parti révolutionnaire, qui depuis des lustres, ne peut plus être que marxiste.

A la théorie et aux principes correspond l'organisation. De la même manière qu'U.O. se tait sur les principes, sur la prise du pouvoir et la dictature, qui exigent centralisation et discipline, elle doit nécessairement ne pas faire un principe du centralisme en matière d'organisation et, logique avec elle-même, elle n'a même pas besoin d'en parler. A la théorie de l'irresponsabilité en matière de théorie correspond parallèlement la théorie de l'irresponsabilité en matière d'organisation : « Que telle ou telle fraction communiste se donne tels ou tels moyens organisationnels d'intervention, cela est historiquement secondaire. S'ils sont insuffisants ou inadéquats, l'intelligence révolutionnaire — qui est conscience de la nécessité — y suppléera, et se dotera d'outils adéquats à chacune de ses tâches, et à chaque moment. Il suffit [sic] que chacun s'élève au niveau de compréhension du mouvement réel », etc. Pauvres de nous, qui suons sang et eau pour traduire nos idées en pratique ; pour les magiciens de « l'intelligence révolutionnaire », il suffit de comprendre, et tout le reste suit fatalement ! On imagine quelle continuité d'action permet une organisation qui fait preuve d'un tel fatalisme ou, plutôt, d'un tel esprit d'inorganisation ! C'est bien la preuve que « sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire », ni d'organisation révolutionnaire.

Absence de principes, silence total sur l'Etat prolétarien, rabaissement de la théorie à un radotage aussi inoffensif que bruyant sur les buts du mouvement, ravalement du parti à un office de propagande : ce n'est pas de Marx, le *red terror doctor*, qu'U.O. doit se réclamer, mais de Bakounine !

La vision du parti que donne U.O. est strictement liée à son absence de principes. On peut alors se demander à l'aide de quelle boussole se dirige une telle organisation. On serait tenté de dire : si ce ne sont pas les principes, c'est au moins les buts du communisme, comme aime à le revendiquer l'anarchisme.

Ce serait oublier que, pour U.O., le mouvement fait naître spontanément la conscience de ses buts ; la boussole, c'est donc... le mouvement ! C'est lui qui permet, selon U.O., de dépasser l'affrontement stérile entre les tenants du parti et de l'antiparti : « la révolution n'est pas une question de forme d'organisation », ose-t-on dire dans la question du parti, alors que cette formule se rapporte aux formes d'organisations immédiates de classe ! Mais on refuse de voir que l'élément indispensable sans lequel il ne peut exister d'intégration des énergies de classe vers un but unitaire, l'élément sans lequel il n'y a donc pas de force de classe, une force à laquelle on ne saurait remédier par le choix judicieux d'une quelconque forme d'organisation prolétarienne, c'est précisément la forme parti, non en tant que forme abstraite, mais en tant que contenu réel.

Le mouvement est tout ! « Le monde de l'existence réelle unifie réellement « pensée » et « action », classe et tractions, initiative locale et action coordonnée centrale », affirme U.O., sans voir que cette unification est impossible sans les principes du marxisme, qui unifie les buts communistes et la lutte de la classe prolétarienne, sans voir que le lieu de cette unification est le parti marxiste !

Il n'y a pas de « conscience séparée du corps social », se contente de constater U.O. pour régler la question de l'élaboration de la théorie révolutionnaire sans voir que, si la pensée est indissolublement liée au corps de l'être social, elle est le fait d'un organe différencié du corps et non le fait de toutes les cellules. On ne peut s'empêcher de penser que mettre la conscience dans les pieds, c'est non seulement faire peu de cas de la conscience, mais surtout rendre les pieds incapables de marcher : imaginez que les deux ne veuillent pas aller dans le même sens !

Le mouvement est tout puissant ! « Par-delà les structures qu'ils peuvent se donner, les moyens, méthodes, tactiques d'intervention qu'ils peuvent préférer [les militants d'U.O.] sont une partie seulement d'un mouvement social qui les dépasse », proclament nos théoriciens de l'activisme absolu, en

(suite page 4)

Irrémédiablement dégénérés...

Nous sommes loin de sous-estimer l'importance de la guerre de libération nationale et de la révolution démocratique bourgeoise en Indochine. Mais nous ne pouvons suivre les trotskistes qui rêvent de « transcroissance socialiste » et déclarent (Rouge n° 296) que « nous assistons probablement (sic !) à la naissance d'un nouvel Etat ouvrier, mais dont les déformations bureaucratiques seraient sans doute profondes... » Autrement dit, il va (probablement !) naître un « Etat ouvrier dégénéré », un Etat ouvrier congénitalement dégénéré, bureaucratiquement déformé avant même que d'être formé, un Etat dégénéré avant d'être généré !

La théorie de « l'Etat ouvrier dégénéré » avec laquelle les trotskistes caractérisaient la Russie stalinienne et post-stalinienne, nous l'avons toujours combattue, parce qu'elle escamote le fait de la contre-révolution stalinienne. Que dans la révolution double en Russie la contre-révolution ait été simple, c'est-à-dire ait maintenu les acquis bourgeois remportés

sous la direction du prolétariat, ne l'a pas empêché de renverser (par la violence et les massacres !) les acquis proprement prolétaires, essentiellement politiques en transformant l'Etat russe et l'Internationale d'instruments de la révolution internationale en permanence, en instruments de l'accumulation du capital en Russie et en rempart contre le prolétariat à l'échelle mondiale.

Mais cette théorie, absurde parce qu'elle suppose qu'un Etat qui n'est plus la dictature du prolétariat pourrait conserver ou promouvoir des transformations socialistes, devient ridicule lorsqu'on l'applique à un Etat en train de naître, un Etat qui se trouverait « ouvrier dégénéré » sans jamais avoir été... « ouvrier », où le prolétariat se trouverait éliminé du pouvoir politique sans l'avoir jamais détenu ! Le crétinisme d'une telle théorie, qui justifie leur attitude ambiguë et leur suivisme par rapport aux PC russo-chinois, montre que les organisations politiques qui la prônent sont, elles oui, irrémédiablement dégénérées !

Vient de paraître :

PROGRAMME COMMUNISTE N° 66

Sommaire :

- Encore sur crise et révolution.
- « Proletarian Dictatorship » and « Socialist Society » in the New Chinese Constitution.
- Stratégie et tactique révolutionnaires dans les polémiques Lénine - Rosa Luxemburg : II. Guerres impérialistes et guerres nationales.
- Parliamentarism at the Second Congress of the Comintern.
- Inde : la « révolution verte » annonce la couleur.
- Note de lecture : Gramsci, Bordiga et... « Lotta Continua ».

104 pages. Prix : 8 F. Commandes au « Proletaire ».

Cela valait bien un coup de chapeau...

L'hommage commun et pour ainsi dire unanime rendu par la bourgeoisie française, la social-démocratie et les héritiers internationaux du stalinisme à Jacques Duclos est celui de la reconnaissance que leur inspire l'œuvre dévastatrice et contre-révolutionnaire de la première génération stalinienne, dont ce personnage reste un des représentants les plus éminents.

Pendant que le prolétariat mondial était poussé par les misères de la guerre impérialiste et de ses conséquences à se hisser, au cours du premier après-guerre, sur le terrain de la lutte révolutionnaire dirigée par l'Internationale Communiste, la bourgeoisie, aidée de son allié social-impérialiste, noyait dans le sang les révoltes prolétariennes en Europe centrale, ouvrait la voie à l'assaut fasciste contre les forteresses ouvrières, ou paralysait les efforts ouvriers grâce à l'opium de la démocratie. C'est ainsi que le front unique de la bourgeoisie et de la social-démocratie réussit à surmonter la première vague révolutionnaire en Occident, à isoler le pouvoir prolétarien qui, dans la Russie arriérée, était aux prises, dans une guerre civile acharnée, avec des forces bourgeoises qui ne pouvaient être définitivement anéanties qu'à la suite de la victoire de la révolution en Occident.

La résistance sur le double front intérieur et international ne pouvait être le fait que d'une armée prolétarienne encadrée par une Internationale d'étoffe bolchévique, et à la mesure des forces gigantesques de la bourgeoisie impérialiste. Hélas, dans les forces qui avaient répondu à son vibrant appel, parfois avec une grande générosité, mais parfois aussi avec beaucoup de duplicité, la glorieuse direction de l'Internationale de Lénine ne trouva presque pas l'oxygène communiste qu'elle leur avait si abondamment prodigué et dont elle avait besoin à son tour. A l'exception de la Gauche communiste en Italie — car même en Allemagne, le mouvement qui portait des révolutionnaires de l'envergure de Rosa Luxemburg à rompre avec les vieilles erreurs ne put être porté à son terme —, l'Internationale ne trouva qu'éclectisme là où la plus grande rigueur doctrinale était né-

cessaire, approximation, là où la plus grande précision programmatique était requise, oscillations perpétuelles, là où la fermeté tactique était indispensable, tendance au fédéralisme, alors que la centralisation la plus poussée était une exigence vitale.

Loin de pouvoir s'appuyer sur ces forces pour affronter internationalement la contre-révolution, ces dernières alimentèrent des tendances centrifuges au sein même du parti mondial et pesèrent d'un poids écrasant dans l'affaiblissement d'un organisme qui, né dans la santé et la vigueur put devenir la victime du stalinisme, ce résultat de la convergence de la contre-révolution capitaliste en Russie et de certains courants mal assimilés par l'Internationale de Lénine, et dont le PCF est un triste exemple.

Jacques Duclos est un bon représentant de ce mouvement qui, né en France de l'opposition à la guerre impérialiste sur des bases équivoques et pacifistes, conflua vers l'IC avec toutes les faiblesses qui ne purent être éliminées, et sur lesquelles le stalinisme trouva un point d'appui. « Figure » parlementaire de type social-démocrate, du genre que l'IC aurait voulu tuer pour toujours, il fut un artisan actif de la bolchévisation par laquelle on prétendait révolutionnariser les partis occidentaux, mais qui aboutit en réalité à la stalinisation de toute l'Internationale.

Le stalinisme commença par briser tout lien organique entre la tradition bolchévique et l'Internationale, en séparant la révolution russe de la révolution mondiale, en menant la révolution chinoise à la débâcle et en mettant ensuite le mouvement international au service des intérêts désormais nationaux du pouvoir soviétique stalinisé. Il déclencha une répression effrénée contre les tentatives de réaction à cette politique à l'intérieur de l'IC. Grâce à la violence d'Etat en Russie, à la calomnie et à la chasse aux sorcières ailleurs, on aboutit à un résultat que ni la bourgeoisie ni la social-démocratie n'avaient pu atteindre par leurs seules forces : la destruction du parti mondial de la révolution et, avec lui, celle de la première dictature prolétarienne victorieuse de l'histoire.

La suite, c'est le cannibalisme de la contre-révolution victorieuse sur le corps meurtri du prolétariat, l'abdication sans honneur dans l'Allemagne de 1933 sur l'autel de la démocratie bourgeoise, l'adhésion de l'URSS à la Société des Nations, le massacre par milliers des vieux bolcheviks russes et les procès de Moscou en 1936, la réconciliation internationale du stalinisme avec la social-démocratie et la démocratie bourgeoise dans la politique des Fronts Populaires, la répression sanglante, au nom de la démocratie, du prolétariat espagnol par les mains des socialistes et des stalinistes, avant de le livrer au bourreau franquiste, l'adhésion à la préparation à la guerre impérialiste, puis à la guerre elle-même, d'abord aux côtés des puissances « totalitaires » et enfin aux côtés des puissances « démocratiques », la participation politique à l'effort de reconstruction des empires coloniaux et du capitalisme dévasté par la guerre. Quant à la guerre froide, à la « déstalinisation », et à la coexistence pacifique, c'est de l'histoire récente.

Dans ce cours mouvementé, Jacques Duclos fut successivement le collaborateur de Dimitroff dans la capitulation en Allemagne, le soutien enthousiaste de Vichinsky dans les procès de Moscou, l'homme du Front Populaire, grand pourfendeur de l'« esprit de Munich », le héros de la résistance patriotique, grand chantre du chauvinisme et du « chacun son boche », le défenseur zélé de l'Union française, auquel la bourgeoisie française permit, à l'heure de la guerre froide, de redorer un blason d'opposant complètement effacé, grâce à la parodie de procès et d'emprisonnement dans l'épisode grotesque du prétendu « complot » des pigeons.

Et, pour couronner une carrière aussi « glorieuse », il fallait que l'« honorable » Jacques Duclos soit porté au faite des honneurs parlementaires, avec la candidature aux élections présidentielles.

Duclos a été l'homme de tous les tournants, de tous les reniements, à travers lesquels le stalinisme a donné la peau du prolétariat à la bourgeoisie et l'a plié aux exigences de l'ordre international. Cela valait bien un coup de chapeau...

FLASHES SUR LA COLLABORATION DES CLASSES

● Chez RENAULT-BILLANCOURT, lorsque les délégués CGT essayèrent le 20 février de faire reprendre le travail aux ouvriers qui venaient de débrayer, en traitant de « provocateurs » les travailleurs les plus combattifs, ils s'adressèrent en particulier aux travailleurs arabes. Ils leur expliquèrent que leur situation était bien différente de celle des travailleurs français et immigrés « européens » qui, eux, ont leur famille en France. « Vous autres, travailleurs arabes — leur ont-ils dit en substance — vous avez vos familles dans vos pays d'origine, ce qui vous oblige à travailler afin de leur envoyer de l'argent : bref, rentrez au travail et finie la grève ! »

Rien d'étonnant si, dans certains ateliers où les ouvriers ont fait la dure expérience de ce « syndicalisme responsable », les délégués syndicaux n'ont plus distribué personnellement les tracts de la CGT, mais les ont laissés empilés aux portes des ateliers.

● Chez GLANZER SPICER, Division d'Arnage (Le Mans), la direction a fait distribuer le 15 avril le compte rendu de la réunion qu'elle a eue avec les délégués du personnel à la suite d'une série de débrayages. D'après le résumé publié, au cours d'une réunion feutrée entre parfaits « gentlemen » et devant la perspective de chômage technique pour les prochains mois annoncée par la direction, les délégués ont demandé « que les 5 heures de grève soient indemnisées à 60 % puisqu'elles auront rendu service dans le cadre du chômage » !

Devant l'annonce des résultats (1 % d'augmentation et 20 F de rattrapage avec l'usine de Poissy, et 1,5 % d'avance d'un mois, mais déjà prévue), un certain mécontentement éclate, et quelques groupes d'ouvriers appellent à débrayer. Les délégués CGT refusent de rencontrer les ouvriers, et devant le sabotage syndical, la tentative de grève tourne court. Mais c'est assez pour que, le 21 avril, la CGT sorte un tract où l'on peut lire qu'elle est un syndicat « RESPONSABLE » également auprès de la Direction car il n'engage pas la lutte à la légère [...]. RESPONSABLE car il ne se laisse pas entraîner par les passions de certains, les excès d'autres, voire même d'irresponsables qui n'hésitent pas à chaque occasion de lutte d'organiser la pagaille en se servant des mêmes arguments, tant de fois répétés, qui n'ont pas d'autre but que de nuire à la CGT.

A bas le syndicalisme tricolore !

Au Portugal

La lutte ouvrière, voilà le danger !

Le « conseil de la révolution » s'inquiète de l'agitation sociale qui se développe, en dépit des effets soporifiques des élections, notamment dans le nord du pays où des sections syndicales sont en opposition avec la très gouvernementale Intersyndicale.

« La vague de grèves aggraverait la situation économique » se lamente, non sans raison, les opportunistes PCP et donc, — dans leur bonne logique de larbins — la situation des ouvriers eux-mêmes, et donc, il faudrait voir derrière tout cela un plan « visiblement » inspiré par... la réaction !

A bas l'intérêt national !

(suite de la page 1)

tions « exagérées » la bonne marche de l'entreprte, qui condamnent la violence de classe des exploités mais s'aplatissent devant celle des exploités ! N'écoutez pas ceux qui font de la grève l'arme « ultime » alors que c'est l'arme élémentaire de la lutte, qui passent leur temps en délégations dans les ministères ou autour des tapis verts des tables de négociation, qui parlent de lutte de classe le dimanche mais collaborent avec la bourgeoisie à longueur de semaine ! N'écoutez que vos intérêts de classe, en luttant dans les syndicats ou hors des syndicats pour des revendications communes à tous les salariés :

— AUGMENTATION SUBSTANTIELLE ET IMMEDIATE DU SALAIRE, PLUS FORTE POUR LES PLUS MAL PAYES ! PAS DE SALAIRE INFERIEUR A 1.800 F NET !

— SEMAINE DE 35 HEURES MAXIMUM A SALAIRE EGAL !

— SALAIRE INTEGRAL AUX LICENCIES, AUX CHOMEURS ET AUX RETRAITES !

— SUPPRESSION DES DISCRIMINATIONS FRAPPANT DES CATEGORIES PARTICULIERES (JEUNES, FEMMES, TRAVAILLEURS HORS STATUT, etc.) !

— EGALITE TOTALE DES DROITS SOCIAUX, SYNDICAUX ET POLITIQUES, SUPPRESSION DE TOUTE ENTRAVE A L'ENTREE ET A LA CIRCULATION POUR LES IMMIGRES !

La bourgeoisie n'hésite pas à utiliser la force que lui donnent ses organisations et son Etat, ni à passer à l'action directe, à utiliser la violence légale et illégale contre les travailleurs. La classe ouvrière ne peut se défendre qu'en rompant radicalement avec les principes, les objectifs, les méthodes des directions syndicales et politiques réformistes, en utilisant la force qui lui vient du nombre et en employant les méthodes de classe, en premier lieu la grève sans préavis et sans limitation préalable de durée !

Prolétaires, camarades,

Aucune conquête ne sera assurée tant que la classe ouvrière n'aura pas détruit le capitalisme et instauré son propre pouvoir politique, la dictature du prolétariat. Mais dans le combat pour ces objectifs de défense, il est possible de reforge, face au front uni de la bourgeoisie et de l'opportunisme, la solidarité de classe de tous les exploités, qui prépare les conditions de la lutte pour le renversement du pouvoir de la bourgeoisie, la destruction de la société capitaliste et l'émancipation de la classe ouvrière.

POUR L'UNITE COMBATTANTE DES TRAVAILLEURS !

POUR LA LUTTE DE CLASSE !

PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Parti Communiste International.

(tract diffusé par nos militants le 1^{er} mai 1975)

Voici le sommaire du n° 9 (3 mai 1975) de :

il programma comunista

- Fascismo e antifascismo, strumenti gemelli del rafforzamento dell'ordine costituito.
- Il ciclo del « risveglio dell'Asia » si è chiuso solo per riaprirsi su un piano più alto.
- Riformismo o stato forte? Una falsa alternativa.
- Daglia al fedayn!
- Il proletariato nella seconda guerra mondiale e nella « Resistenza » antifascista.
- Portogallo. Dalle urne si leva una voce: la pacchia è finita!
- Cronache della « prosperità » capitalistica.
- Nostro Primo Maggio.
- Il Giappone, o le contraddizioni del capitale internazionale.
- Per la solidarietà tra operai delle piccole e grandi fabbriche.
- Contingenza e pubblico impiego.
- Stalinisti all'opera.

Chacun honore ses morts

(suite de la page 1)

nie par les vaillantes masses populaires d'Algérie qui, au lieu de dénoncer l'impérialisme français — mais il s'était déjà vendu à lui corps et âme —, d'aider la révolte dans les colonies par l'appel à la lutte du prolétariat métropolitain, lançaient au contraire un véritable appel au meurtre contre les dirigeants du mouvement sous l'ignoble prétexte d'un prétendu « complot fasciste ».

« Les instruments criminels, ce sont les chefs du PPA, (...) qui, lorsque la France était sous la domination fasciste, n'ont rien dit, rien fait et qui maintenant réclament « l'indépendance » au moment où la France se libère des forces fascistes et marche vers une démocratie plus large. Il faut

tout de suite châtier rapidement et impitoyablement les organisateurs de troubles, passer par les armes les instigateurs de la révolte et les hommes de main qui ont dirigé l'émeute. (La Liberté, organe du PCA, 17 mai 1945).

La défense de la démocratie dans les pays impérialistes signifie depuis longtemps défense de l'ordre établi, alliance avec la bourgeoisie contre les tentatives d'émancipation des masses coloniales comme de la classe ouvrière. Toutes les phrases sucrées que le PCF a débité par la suite sur la « nécessaire évolution » montre bien que lui aussi a fait de « nécessité vertu », mais rien ne saurait effacer la boue et le sang qui collent à la peau d'un parti qui ose se parer du nom de communiste pour cacher sa profonde nature chauvine et social-impérialiste.

Le 8 mai, chacun a commémoré ses morts. L'ordre établi, le monde officiel de la démocratie et de l'opportunisme a rappelé le souvenir de ses héros dans la « croisade antifasciste », faisant peu de cas du fait que, d'un côté comme de l'autre, dans les deux camps de la guerre mondiale, les prolétaires ont été victimes par dizaines de millions du déchaînement des appétits impérialistes.

Ceux que nous honorons, nous, ce sont les opprimés qui sont tombés dans la révolte contre le nouvel ordre impérialiste et ses vales !

Lecteurs, sympathisants soutenez la presse du Parti, Souscrivez !

CONFLITS SOCIAUX

● USINOR - DUNKERQUE : augmentation des cadences d'un côté (24 coulées par poste de 8 heures alors que les normes de sécurité commanderaient de n'en faire que 20), augmentation du chômage de l'autre (5 jours chômés par mois). Seule la lutte unie des travailleurs peut porter des coups à cette alternative barbare. C'est le chemin pris notamment par les ouvriers en grève depuis 15 jours pour l'indemnisation totale du chômage et 250 F pour tous. Mais il faudrait tout à fait autre chose que la politique des syndicats soucieux d'intérêt national et de paix sociale pour faire céder une direction décidée et un gouvernement qui n'hésite pas à envoyer ses CRS et à intimider les grévistes par des sanctions pénales.

● 300 CONFLITS sont en cours dans les entreprises de plus de 50 salariés contre 170 au mois de janvier : géographiquement, surtout dans le midi et l'ouest ; secteurs : surtout le textile, la métallurgie ; revendications les plus fréquentes : pas de licenciements, indemnisation du chômage partiel, augmentation des salaires. 100.000 travailleurs sont concernés par ces luttes.

Le cycle d'«éveil de l'Asie» Le boucher de Formose est crevé

(suite de la page 1)

mes, en grande partie des paysans extrêmement pauvres, reste aujourd'hui encore une énorme poudrière, et il est peu probable que les accords diplomatiques signés sous les auspices des Grandes puissances restent longtemps debout et que le Sud-Est asiatique tout entier ne soit pas à la veille d'un procès ultérieur d'unification). Or si, comme nous le disions, ce cours historique ne s'est pas traduit par les transformations sociales profondes que seul le passage du prolétariat, suivi de la paysannerie pauvre, à la tête du mouvement aurait rendu possibles, il n'empêche que, malgré leur horizon étroit, les bourgeois locales ont mené à son terme, avec la victoire vietnamienne, le cycle ouvert dans les dix premières années du siècle, le cycle de l'émancipation coloniale qui ne coïncide pas avec le cycle national-révolutionnaire. Tout comme les révolutionnaires marxistes de 1913, nous saluons cet événement avec enthousiasme.

Nous le saluons pour les mêmes raisons qu'eux. Ce n'est pas que nous accordions, à la manière des bourgeois, une valeur absolue à l'indépendance nationale : bien au contraire, si nous saluons cette victoire, c'est parce que la naissance de nations modernes sur les ruines d'un passé tout à la fois moyennageux et soumis à l'impérialisme ouvre le champ libre à l'explosion des luttes de classes, parce que l'arène des conflits sociaux s'élargit et s'enrichit de nouvelles potentialités. Certes, les bourgeoisies américaine, française, allemande et japonaise font déjà leurs calculs en comptant trouver là-bas (quand elles n'ont pas déjà commencé à le trouver) un terrain fertile pour leurs investissements — et le capitalisme russe, le capitalisme chinois n'ont pas l'intention de rester de simples spectateurs ; certes les bourgeoisies locales se préparent à collaborer avec elles pour opprimer et exploiter les ouvriers et les paysans pauvres. Mais la poussée gigantesque que

ces derniers ont imprimée au mouvement et que, à son tour, le mouvement leur a donnée ne manquera pas de les aligner dans les prochaines années, peut-être dans les prochains mois, sur le front — cette fois débarrassé des aspirations nationales subsistantes — des conflits de classe, des antagonismes sociaux. Et leur mouvement, comme Marx et Engels déjà l'avaient prévu, refluera sur le reste de la planète jusqu'aux métropoles, jusqu'aux centres vitaux du capitalisme impérialiste : encore une fois, dans l'éveil tumultueux de l'Asie, les tables recommenceront à valser « pour encourager les autres », comme disait le **Capital**, pour tirer le prolétariat euro-américain de la léthargie où l'a plongé l'opportunisme.

Nous saluons la fermeture de ce cycle, avec toutes ses limites, ses retards, ses compromis — d'ailleurs prévus par la théorie marxiste — comme le début d'un cycle nouveau et décisif de batailles bien plus grandioses et fécondes !

A partir du 20 mars 1926 quand, à Canton, il « libéra » d'un seul coup le Kouomintang des communistes qui s'y étaient infiltrés et de l'aile « gauche » de ce même Kouomintang, qui le gênait, Tchiang Kai-chek fut de la façon la plus conséquente le massacreur du mouvement prolétarien et paysan en Chine. Il est vrai qu'il n'aurait pas eu les coudees aussi franches pour accomplir sa noble mission sans la politique capitaliste stalinienne des « quatre classes » (qui deux mois plus tard, voyait encore en lui un des « piliers du mouvement national révolutionnaire »), mais il le fit avec la maîtrise d'un authentique patron de la contre-révolution, et on peut dire sans risquer de se tromper que la confiance têtue que Staline avait en lui naquit du respect et de l'admiration que le disciple avait pour le maître, un disciple qui devait surpasser le maître en cynisme et en brutalité.

Sa marche triomphale, de Canton au Yang-Tsé, de la fin de 1926 au printemps de 1927, fut un long massacre, au nom de l'indépendance nationale, de prolétaires occupant de leur propre chef les villes et les légations étrangères et de paysans qui délogaient les propriétaires fonciers de leurs ter-

res. C'est à lui, personnellement, que l'on doit la régression sanglante de la « Commune de Changhai » le 12 avril 1927, les exécutions sommaires de paysans pauvres du Hunan et du Hupeh, la répression des grèves et le carnage final de Wuhan, le bain de sang final de Canton. A son actif figurent les 25.000 communistes massacrés au cours des premiers mois de terreur, les victimes incalculables des massacres en masse (20.000 victimes dans le Hunan seulement) et, pour la période allant d'avril à décembre 1928, 37.985 pendus et 36.216 arrestations, selon les chiffres officiels. Des chiffres considérés comme un *minimum* au cours des vingt années suivantes qui virent ce boucher sauvé, au nom de la guerre d'union sacrée contre l'envahisseur japonais, par Chou En-laï à la fin de l'année 1936, coopté par les Grands de la démocratie internationale pendant le second massacre impérialiste, et enfin préféré à Mao par Staline à la fin de la guerre.

Presque personne n'a parlé au moment de la mort de Tchiang Kai-chek de ses mérites dans l'impitoyable « lutte nationale » contre les prolétaires et les paysans. De toute évidence, ces mérites font partie désormais de l'histoire

de la domination bourgeoise et figurent à son Panthéon. Ils étaient nécessaires là-bas et alors, et le seul reproche que lui adressent les porte-parole officiels de la démocratie c'est d'avoir insisté dans une fidélité têtue à son métier de bourreau au nom de l'ordre établi alors que la défense de celui-ci était désormais passée — avec son cortège d'échanges à bénéfice mutuel et de coexistence pacifique — en d'autres mains et avant tout, dans celles de son ancien adversaire, Mao. Et certains ont même trouvé quelque chose de pathétique dans sa fin...

Les prolétaires et les paysans se souviendront de Tchiang Kai-chek comme d'un symbole de la « civilisation moderne » incarnée par la bourgeoisie nationale et internationale, une civilisation qui est pétrie et qui se nourrit de leur sang, un sang qu'on a fait couler sans retenue au nom d'un monde nouveau, au nom d'un mirage qui cachait l'exploitation et la conservation, sous une forme différente et plus raffinée, du monde ancien. Quand un bourreau disparaît, il n'est pas nécessaire de lui chercher un remplaçant : il y en a beaucoup en réserve et qui sont tous en service !

Le mouvement est tout !

(suite de la page 2)

laissant croire qu'il suffit de se laisser porter par le mouvement qui, par lui-même, résoudrait tous les problèmes théoriques et pratiques de la révolution et de sa préparation, pourvu que ce mouvement soit « profond » et « radical ». Or, aucun mouvement, aussi « profond » et « radical » fût-il, n'a jusqu'ici été victorieux sans une préparation de parti et sans un parti préparé ! Mais qu'importent ces considérations « abstraites » pour nos admirateurs du mouvement réel et du « concret » : « la dialectique du mouvement réel se joue des prophètes qui veulent l'incarner et ne font que la fixer idéologiquement [sic !]. Elle relativise impitoyablement tout ce qu'elle produit : elle n'a jamais eu d'autre cri de guerre que celui de l'universelle négation : tout ce qui existe mérite de périr ». C'est avec des lambeaux de dialectique aussi électivement utilisés que l'on s'imagine enterrer théorie, principes, parti !

Allons pourtant puiser dans l'arsenal du passé les armes que U.O. préfère ensevelir sous le flot de ses paroles « radicales » plutôt que de les passer au crible de sa critique « subversive ». Ce fut précisément un des buts de la démonstration de Lénine dans *Que faire ?* d'établir un lien direct entre la tentative des « économistes » de faire naître la théorie de la lutte ouvrière (alors que cette théorie ne peut pas dépasser spontanément la « conscience trade-unioniste »), et l'aviissement des fonctions du parti rabaisé au niveau d'une organisation trade-unioniste. Loin de nous l'idée de confondre U.O. avec une organisation réformiste. Si elle partage avec ce courant l'illuminisme et l'éducationnisme, si comme le réformisme elle oublie purement et simplement la violence, elle revendique la destruction de l'Etat au point de nier l'Etat prolétarien et le parti, et se nourrit par conséquent de la tradition anarchiste. Mais la « dialectique du mouvement réel » ne signifie pas pour nous absence de lois dans l'histoire. C'est ainsi qu'U.O. prétend faire « table rase

de la confusion » mais rompt toute limite entre organisation immédiate de la classe et organisation du parti. Elle vient confirmer ainsi que la même erreur théorique s'accompagne dans la pratique de la même erreur en matière d'organisation. Quel sort peu enviable que celui de ces novateurs qui s'imaginent marcher résolument « hors des sentiers battus », mais retombent stupidement dans les marais battus et rebattus des vieilles erreurs où s'est mille fois embourbé le « vieux mouvement ouvrier » avec lequel ils se sont juré de rompre ! Qu'on en juge :

« L'association de prolétaires en fractions communistes n'est pas autre chose que le produit social de l'atomisation à laquelle les condamnent la société bourgeoise et le capital : la première réaction des exploités à la claustration cellulaire. »

C'est pourtant une constatation élémentaire que la « première réaction des exploités » au capital ne donne pas naissance à « l'association en fractions communistes », mais à des organisations ouvertes à tous les prolétaires, sur la base de leurs intérêts immédiats et communs : la forme la plus élémentaire est l'association économique, ce qui n'est pas une raison pour la condamner, bien au contraire. L'apparition de luttes économiques sur une vaste échelle et d'un réseau d'organisations intermédiaires sont des conditions que le parti marxiste considère comme indispensables non seulement pour la révolution, mais même pour la préparation révolutionnaire. Mais si le parti cherche à y exercer une influence déterminante, il ne les confond jamais avec lui, pas plus que dans le cas des organisations naissantes dans les périodes de haute tension sociale, et qui ont un caractère nettement politique, comme les soviets, mais qui ne sont « révolutionnaires » que dans la mesure où ils sont attachés à l'influence des partis opportunistes et dirigés par le parti communiste, ce qui ne les empêche nullement de rester ouverts à tous les prolétaires qui, sans être communistes, répondent aux exigences de la lutte.

Mais s'il n'est nul besoin d'être révolutionnaire ni communiste pour être poussé à s'associer, en revanche l'organisation des révolutionnaires, le parti, ne regroupe pas les prolétaires qui sont mus « par le besoin de mettre en commun leurs possibilités de résistance et d'initiative », mais tous les individus, même s'ils ne sont pas des prolétaires, qui adhèrent à son programme.

C'est la confusion totale entre toutes ces formes nécessaires mais aux fonctions différentes dans la lutte prolétarienne qui est responsable des termes de « fractions révolutionnaires » et de « fractions communistes » que revendique U.O. Mais une telle organisation n'est ni un parti, ni une organisation intermédiaire. Elle est réservée aux prolétaires qui veulent bien se laisser éblouir par la révélation des buts du communisme. C'est une secte. Mais une secte qui entend « dépasser toutes sectes ». Et comment ? C'est simple : en les ignorant ! Au lieu de polémiquer « contre les milles et une expressions partielles du mouvement social », clament les prêtres de cette nouvelle religion, « nous préférons vouer notre intelligence [cela devient une manie !] et notre énergie à la critique de ce mouvement général lui-même, et à l'action en son sein ».

Et en effet, lorsque le mouvement social bouleverse, comme en Indochine, les équilibres existants et déblaie le terrain — avec toutes les limitations imposées par une situation internationale encore terriblement contre-révolutionnaire — pour se développer à un niveau supérieur, U.O. se lance dans sa critique : chassant les lunettes anti-dialectiques du « but final », elle ne sait voir, là où le mouvement réel fait un pas en avant, que la « restructuration » de la « domination du capital dans toute la région » et qu'un changement de maître pour les opprimés qui n'auront pour salaire de leur lutte que « la reconstruction » de leur servitude ».

Et quand ce même mouvement social entraîne des prolétaires à mener, comme à la SEAT, des luttes courageuses en dépit des conditions terribles, du poids de la contre-révolution, de la trahison ouverte des directions opportunistes, U.O. vante ainsi un tract adressé par ses amis de Pueblo Nuevo à ces prolétaires, responsables à ses yeux d'avoir en tête des idées si... bourgeoises : « Bien loin de donner dans l'apologie des mouvements actuels de la classe ouvrière, les communistes auteurs de ce tract font, au contraire, une magnifique critique du crétinisme localiste, des revendications mises en avant par les staliniens et les syndicalistes, du patriotisme, etc.,

et développent, à rebrousse-poil, directement les perspectives communistes de la destruction du rapport social capitaliste, de la destruction de la force de travail marchandise, comprises comme le contenu le plus immédiat de la révolution ». Et le commentaire ajoute : « personne ne pourra manquer de voir l'intelligence [encore et toujours !] avec laquelle l'attaque est portée ! »

Quelle misère ! Cette organisation prétend regrouper des prolétaires mais c'est pour les transformer en de savants pédagogues, qui « attaquent » les prolétaires faisant un pas dans la lutte, à cause de cette faute inexcusable qui est de ne pas se laisser éblouir par la même lumière qu'eux, les « communistes intelligents » ; c'est pour les transformer en de pédants professeurs qui dissertent sur les mérites comparés de l'infâme société actuelle et ceux, incomparables, de leur société de l'au-delà.

Quant au mouvement réel, qui va du capitalisme au communisme, il n'a pas à se préoccuper de la boue d'ici bas, de la violence, de la dictature, de la terreur et autres choses diaboliques. La pédagogie moralisante de ces messieurs y suppléera !

En réalité, ce que ces pitoyables professeurs ont pris pour la « dialectique du mouvement réel » dont ils ont fait l'alpha et l'oméga de leur science en bons émules de Prudhon et Bakounine, ce n'est rien d'autre que la rotation dialectique de leurs têtes !

PERMANENCES DU PARTI

● A Amiens : les dimanches 25 mai et 8 juin, de 10 h à 12 h, au café « A l'habitude » (Tour Perret).

● A Lille : le dimanche de 10 h à 12 h, 27, rue Adolphe.

● A Marseille : les samedis 31 mai, puis 14 et 28 juin, de 14 h 30 à 17 h 30, cours d'Estienne d'Orves (4^e étage).

● A Mulhouse : le premier vendredi de chaque mois, de 20 h à 21 h, librairie Klapperstel 68, 4, rue Gutenberg.

● A Paris : 20, rue Jean-Boutin (12^e) - Métro Gare de Lyon - Escalier métallique au fond de la cour à gauche. Le samedi, de 20 h à 22 h, et le dimanche, de 10 h à 12 h.

● A Strasbourg : le mercredi de 18 h à 20 h, le samedi de 14 h à 17 h, 7, rue des Couples, porte vitrée à droite (près de la place du Corbeau).

● A Toulouse : le samedi de 16 h à 18 h, café « Le Béarn », place Laourcade (St-Michel).

LECTEURS ET SYMPATHISANTS DE SUISSE

Vous pouvez prendre contact avec nos militants en écrivant à :

B.P. 85
Montchoisi
LAUSANNE 19

Vient de paraître

SOLIDARITE DE CLASSE AVEC LES PROLETAIRES EN UNIFORME

Cette brochure rassemble tous les articles se rapportant à la lutte des prolétaires sous l'uniforme, et parus dans Le Proletaire de septembre 1974 à janvier 1975.

Lecteurs, sympathisants, passez commande, diffusez cette nouvelle brochure ! Prix : 2 F.

Vient de paraître

SUPPLEMENT

« SUISSE »

n° 3

Au sommaire :

- La crise et ses manifestations
- Directives de travail syndical

Prix : 1 FS - Commandes : BP 85
Montchoisi, Lausanne 19
(Suisse)

directeur - gérant
F. GAMBINI

Imprimerie « E.P. »
232, r. de Charenton, Paris-12^e
distribué par les NMPP